

Ce chapitre est paru dans :

Vila B. (2023), Les collections naturalistes de la faculté des sciences de Marseille (Université d'Aix-Marseille) : du matériel d'étude à la patrimonialisation
Les Impromptus du LPED, n°7, Laboratoire Population-Environnement-Développement, UMR 151 (AMU – IRD), Marseille, 285 p.

Chapitre 11

Quelques reliquats du musée colonial
au Musée des Arts Africains, Océaniens,
Amérindiens (MAAOA)



M. Pourtal-Sourrieu

Conservatrice en chef,
Directrice du musée d'Arts
Africains, Océaniens,
Amérindiens, Marseille

Inventaire

Afrique

CCI

Musée
colonial

Collections

Ethnographie

Conservation

Marseille

Introduction

Le Musée d'Arts Africains, Océaniens, Amérindiens (MAAOA) est ouvert au public, depuis 1992, dans le Centre de la Vieille Charité, espace culture emblématique et patrimoine incontournable de Marseille (Figure 1). Contrairement au Musée d'Archéologie Méditerranéenne (MAM), situé dans le même lieu et dont l'histoire demeure profondément

ancrée dans le temps et dans la ville, le MAAOA, créé en 1989, est un musée récent qui regroupe une importante collection d'œuvres extra-européennes, issues de trois continents (Afrique, Océanie et Amériques) formant un ensemble d'objets à la fois témoins culturels et œuvres à part entière.



Figure 1 A : Salle Afrique, Musée d'Arts Africains, Océaniens, Amérindiens – Marseille. © Ville de Marseille/
Claude Almodovar et Michel Vialle.



Figure 1 B : Salle Océanie, Musée d'Arts Africains, Océaniens, Amérindiens – Marseille. © Ville de Marseille/
Claude Almodovar et Michel Vialle.

I. Les collections fondatrices du MAAOA

Deux grandes collections, constituées au cours du XX^e siècle, furent à l'origine même du MAAOA. Exceptionnelles à la fois par la qualité des œuvres collectées et par leur spécificité, ces collections ont été rassemblées par des collectionneurs passionnés, aux personnalités très différentes : Pierre Guerre et Henri Gastaut, tous les deux marseillais et profondément attachés à leur ville. À ces deux collections, fut adjoint une sélection des fonds coloniaux de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille-Provence.

I.1 La donation L-P Guerre

Remarquable ensemble d'art africain, cette collection est composée de 87 masques et sculptures, dont la majorité provient de l'Ouest de l'Afrique. Dès le début du XX^e siècle, Pierre Guerre et son père Léonce constituèrent une des plus anciennes collections françaises d'Afrique noire : cet ensemble illustre parfaitement l'histoire d'un siècle de découverte de ces arts, alors qualifiés d'Art Nègre. Ces sculptures provenaient alors des anciennes colonies françaises (AOF et AEF), notamment du Gabon, avec une série impressionnante de byeri, ces statues de reliquaire Fang, figures emblématiques de l'art africain (Figure 2).

Pierre Guerre (1911-1978) était un homme à l'ouverture d'esprit exceptionnelle, brillant avocat, écrivain et critique d'art, qui s'est toujours intéressé aux formes d'expression les plus diverses et les plus novatrices de



Figure 2 : Statue de reliquaire *byeri*, Fang Gabon, bois, patine, fin XIX^e siècle. Donation LP Guerre, Inv.1988-1-66. © Bruges, Hugo Maertens

son époque. Parallèlement à la constitution de sa collection, il s'engagera très tôt pour la reconnaissance des arts africains : aux côtés de son ami Léopold Sédar Senghor dans son combat pour la Négritude, mais aussi en participant aux grandes expositions internationales par le prêt de ses sculptures, puis en créant un enseignement universitaire consacré aux « arts non occidentaux ». À sa disparition en 1978, sa famille décida de donner à la Ville de Marseille une partie importante de sa collection. Cette donation fut exposée quelques années au musée des Beaux-Arts, avant de devenir l'ossature même de la partie Afrique dans le nouveau musée MAAOA.

I.2 La collection du Professeur Gastaut

Elle forme un ensemble unique, constitué entre 1955 et 1978, par Henri Gastaut (1915-1995), autour d'une seule thématique, celle du crâne humain : crânes d'ancêtres, crânes-trophées, sculptés, peints, gravés, surmodelés, réduits ainsi que des objets ayant un rapport avec les pratiques funéraires ou guerrières. Cet éminent neurologue, spécialiste du cerveau, grand collectionneur, rassembla ainsi la plus importante collection privée autour du crâne humain, provenant de tous les continents.

En 1989, il décide de se séparer définitivement de sa collection ; désireux que celle-ci ne soit pas dispersée et reste associée à sa ville natale, il la propose à la ville de Marseille. 88 objets furent ainsi achetés, dont quelques chefs-d'œuvre comme l'ensemble extraordinaire de crânes de Papouasie- Nouvelle-Guinée, du Vanuatu



Figure 3 : Tête-trophée, Mundurucu Brésil, os, cheveux, dents, plumes, ancienne collection H. Gastaut, Inv.1989-1-70. © Bruges, Hugo Maertens

ou de Nouvelle-Irlande, les têtes réduites Shuar ou la « fameuse » tête-trophée Mundurucu, longtemps convoitée par les musées américains (Figure 3).

I.3 Une sélection des fonds coloniaux de la Chambre de Commerce et d'Industrie d'Aix-Marseille Provence

Ce fonds rassemble le reliquat de deux musées érigés à l'époque coloniale dans la ville. Sous cette appellation générale sont regroupées des institutions marseillaises,

aux fonctions différentes, mais toutes liées à la période de la colonisation :

- Le musée colonial de Marseille, créé en 1896 par le Docteur Edouard Heckel, professeur à la Faculté des Sciences, véritable établissement scientifique regroupant laboratoire, bibliothèque, jardin botanique et salle d'exposition ; les collections (herbiers, minéraux, échantillons, objets ethnographiques) y étaient rigoureusement classées, étiquetées et entassées derrière des vitrines. Voyageurs, savants, scientifiques, coloniaux y déposaient des objets et des spécimens au retour de leurs voyages dans ces contrées lointaines (Vila, 2023).

- Le musée des Colonies de Marseille, inauguré en 1935 dans l'enceinte du Parc Chanot, sur l'emplacement même des expositions coloniales de 1906 et 1922, contribuait à la politique de valorisation du grand empire colonial français. On y présentait au public, de façon pédagogique, une synthèse géographique, économique et « culturelle » de chaque colonie. Cette institution jouait un rôle politique, incitant les entreprises et les hommes à investir dans ces nouveaux territoires (Discours de F. Prax Président de la Chambre de Commerce in *Les cahiers coloniaux*, 1935).



Figure 4 A : Vues du Musée des Colonies au Parc Chanot, Marseille. © Chambre de Commerce et d'Industrie d'Aix-Marseille Provence



Figure 4 B : Vues du Musée des Colonies au Parc Chanot, Marseille. © Chambre de Commerce et d'Industrie d'Aix-Marseille Provence

À partir de 1960, dans une période post-coloniale, ces « mondes sous vitrine » s'offrant au regard des visiteurs, embarrassent. Avec les indépendances, ces deux musées représentant l'héritage colonial ferment, parfois dans la précipitation ; leurs collections furent alors regroupées à la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, identifiées comme le fond colonial et enfermées dans des armoires, faute de place. Quelques tentatives d'inventaires, voire d'expertises, furent proposées, mais de façon isolée. C'est dans ce fond historique, hétérogène et disparate, que le MAAOA sélectionna un certain nombre de pièces identifiées dès lors comme Dépôt CCIMP dans les collections du MAAOA.

II. Les collections du musée colonial au MAAOA (dépôt CCIMP)

Dès 1989, la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille accepta donc de mettre en dépôt permanent, au MAAOA, une partie de ces objets coloniaux, témoins historiques forts, rappelant le rôle que Marseille a joué dans les relations de la France avec ses anciennes colonies.

La fermeture de ces différents établissements s'est déroulée parfois dans la précipitation avec la volonté de faire disparaître de l'espace public tous ces reliquats de la colonisation que représentaient ces objets. Les mouvements de collection furent brutaux, sans l'application des règles de base liées au mouvement des œuvres dans les musées. L'ensemble des objets dits coloniaux fut ensuite enfermé dans des armoires, sans véritable méthode de classement, ni souci de conservation. Cela dénote à l'époque le peu d'intérêt ou le désir d'oubli, pour ce type d'objets pendant cette période historique de la décolonisation. D'après une récente étude (C. Faucourt, 2018), ce fond comporte 1300 items ce qui représente 3 % de la collection totale de la CCIMP : 939 d'entre eux ne mentionnent aucune provenance géographique. Le reste se répartit entre Madagascar, Algérie, Sénégal, Bénin, pour le plus grand nombre des objets.

Le MAAOA reçut deux dépôts successifs qui furent actés par délibération municipale du 16 octobre 1989 : 1^{er} dépôt en 1989 de 49 objets, 2^e dépôt en 1990 de 157 objets. Le nombre total d'objets coloniaux déposés au musée s'élève à 206 objets dont 81 sont issus du Musée Colonial de Marseille (25 %). La sélection fut réalisée en relation avec les trois continents présentés au sein de ce nouveau musée : Afrique, Océanie, Amériques. Par conséquent, aucun objet provenant d'Asie (ex Indochine) ni du Maghreb ne fut retenu.

II.1 Retracer le fonds du musée colonial, une véritable enquête

Trente ans plus tard, il est important de revenir sur l'histoire de cette recherche et les difficultés rencontrées en 1989-90. D'un point de vue pratique tout d'abord, il fallut procéder à une véritable enquête « de terrain » en l'absence de fonds numérisés et de source internet. De nombreuses archives auxquelles nous n'avions pas accès sont maintenant disponibles, notamment celles de la BNF et du CAOM (Centre des archives d'outre-mer), ce qui nous permet de compléter ou de modifier certaines informations. Ensuite d'un point de vue théorique, il fallut comprendre, et faire la différence entre le Musée des Colonies de Marseille, le Musée Colonial de Marseille et l'Institut Colonial, des institutions différentes mais imbriquées au fil du temps.

Pour le recensement des collections du Musée Colonial, ce fut encore plus complexe car il existe très peu de documentation sur ces objets, en raison des déménagements successifs et de l'éparpillement des collections dans la hâte, au cours des années 1960, afin de laisser la place à de nouvelles salles de cours au sein de la Faculté des Sciences à St Charles : une partie des ouvrages et certains objets, récupérés dans l'urgence, parfois dans les poubelles de l'Université par des élèves ou des professeurs, se trouvent actuellement chez des particuliers non identifiés.

La difficulté principale de la recherche résidait dans l'impossibilité d'authentifier de façon précise la provenance des objets : pas de cahier d'inventaire disponible, aucun dossier d'acquisition par objet. Ce fut d'autant plus

difficile que l'ensemble des archives du Musée Colonial, déposées à la bibliothèque universitaire à St-Charles, a disparu ultérieurement (j'ai moi-même constaté le tiroir existant mais vide en 1989).

Par ailleurs, en analysant la chronologie du Musée Colonial, (cf encadré) on découvre une succession de déménagements des collections peu propice à la bonne conservation des œuvres.

II.2 Sources

Il existe un cahier d'inventaire du Musée de la Marine (CCIMP) où furent inscrits les objets coloniaux à partir de juillet 1947, selon la méthode moderne d'enregistrement des collections, avec un numéro d'inventaire, un descriptif détaillé de chaque objet, ses dimensions... Dans la colonne observations, il est mentionné différentes sources qu'il fallut au départ identifier : dépôt Institut Français d'Outre-Mer (IFOM), Institut Français d'Afrique Noire (IFAN), Institut Colonial, Musée Colonial.

Tous les objets reçus du Musée Colonial y furent enregistrés : un 1^{er} dépôt y est inscrit en juillet 1959, un 2^e dépôt en janvier 1962, puis de façon régulière jusqu'en 1969-1970. Lors de ce nouvel enregistrement, les anciens numéros du Musée Colonial furent reportés avec les mentions : don du musée colonial de la faculté des sciences ou don de la faculté des sciences dans la colonne observations.

En comparant les quelques listes d'objets établies à différentes périodes, il est parfois possible d'établir une chronologie pour certains d'entre eux : une liste manuscrite, fut établie par Léonce Guerre après sa visite au Musée Colonial, situé alors bd des Dames,

vers 1900 (archives personnelles) ; une autre liste des donateurs et un coup d'œil méthodique sur l'ensemble des collections, publiée en 1900 en annexe par Heckel et *al.* (1900), permet de confirmer l'antériorité de l'origine d'un objet, notamment pour les collectes ethnographiques (comme celle du Dr Rançon). Notons que les premières collections du Musée Colonial sont les propres collections d'Edouard Heckel (provenance Nouvelle-Calédonie pour l'essentiel) qui seront complétées ensuite par des dons personnels. En 1961, une liste dactylographiée, établie par le professeur Choux pour la Chambre de Commerce de Marseille au moment du transfert des collections, permet de conserver une trace de certaines pièces ethnographiques (Archives CCIMP, MH/132/01-02 : liste établie par le professeur Choux). La recherche d'archives à la Faculté des sciences s'avéra négative. Enfin, le dépouillement systématique des archives de la CCIMP (ancienne série T) concernant le Musée des Colonies, apporte quelques informations sur les donateurs mais rien de précis sur les conditions du don de cette collection : « *Vous avez bien voulu offrir à notre compagnie une très belle collection d'objets africains qui appartenaient au musée colonial dont vous avez la charge. Elle a été confiée à notre service du musée dont elle enrichira singulièrement la documentation ethnographique sur ces pays d'Afrique noire qui sont encore si proches de nous. Dès qu'elle aura été inventoriée elle ira accroître l'intérêt de nos salles d'exposition du Parc Chanot où elle attirera l'attention de nos visiteurs. Je vous suis très reconnaissant de votre geste généreux...* » (Archives CCIMP, MH/132/01 : courrier du Président de la Chambre de Commerce de Marseille au doyen de la Faculté des Sciences M le Professeur Choux, oct 1961).

Un dépouillement systématique du Bulletin de la Société de Géographie de Marseille, à partir de 1878, permet de retrouver parfois les explorateurs ou les futurs donateurs du musée dans les notices : en 1885, la Société reçoit une collection ethnographique des Iles Bissajos en Guinée Bissau, en 1887, M Rolland quitte Tananarive vers l'ouest de Madagascar pour réunir des échantillons d'oiseaux destinés au Museum, en 1892, la Société publie une série de lettres envoyées par le Dr Rançon à Edouard Heckel lors de sa mission en Haute Gambie, en 1893, elle évoque la création du Musée Colonial ainsi que les conférences proposées dans l'enceinte de la Faculté des Sciences dès 1892.

Le témoignage d'un ancien conservateur du Musée de la Marine, Félix Reynaud (1920-2002), recueilli en 1990, au moment du dépôt au MAAOA, fut capital pour la compréhension générale de ces mouvements, lors de la période de fermeture du Musée Colonial. En effet, F. Reynaud procéda seul et en urgence au rapatriement (et à la sauvegarde) d'une partie des objets du Musée Colonial vers le Musée de la Marine, Palais de la Bourse. Il fut l'un des rares témoins qui connaissent les circonstances de ce transfert et accepte d'en parler.

Enfin, les recherches d'identification visuelle à travers des documents photographiques des différentes époques conservés à la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, permirent parfois de retrouver et localiser certains objets souvent accrochés au mur, hors vitrine dans les salles du musée.

III. Parcours d'objet ou traces d'identification à travers deux exemples

III.1 Le masque ejumba Diola, Sénégal

Cette collection ethnographique du Musée Colonial comporte de nombreuses lacunes en matière d'identification, notamment en ce qui concerne l'histoire des objets. Toutefois, il est parfois possible de suivre le parcours de certains objets.



Figure 5 : Masque *ejumba*, Diola Sénégal, vannerie, graines, cornes, enduit de caoutchouc, fin XIX^e siècle, ancienne collection du Musée Colonial de Marseille. Dépôt C.C.I.M.P. Inv. D1989-1-48.
© Ville de Marseille/David Giancattarina

Ce masque heaume, réalisé en vannerie tressée en damier, couvert d'un enduit foncé très caractéristique et orné de graines, représente un bovidé, symbole de beauté et de puissance chez le peuple Diola. Il participe encore aujourd'hui aux rituels d'initiation et exprime, pour les initiés, la puissance physique et sexuelle. Ce n'est qu'après avoir été initié qu'un jeune Diola peut se marier.

Quelques rares exemplaires sont recensés dans les collections muséales : au Rijksmuseum voor Volkenkunde à Leiden, Museum für Völkerkunde à Berlin et à Frankfurt, Ethnographisches Museum à Wien, Museum d'histoire naturelle de la Rochelle et Musée des Confluences à Lyon. Cet exemplaire reste l'un des plus anciens connus à ce jour. Il fut identifié comme *provenant du Congo belge* dans la liste d'inventaire du Musée Colonial puis comme *masque de guerre du Dahomey* dans le cahier d'inventaire du fonds objets coloniaux de CCIMP : ces deux identifications géographiques successives se sont avérées erronées.

Ce masque a été créé au cours du XIX^e siècle, à une date antérieure à 1891, car il fut collecté au Sénégal par le médecin André Rançon, en 1891-92, lors d'une mission scientifique en Haute Gambie.

Ce masque fait partie des objets donnés au Musée Colonial par le Docteur Rançon (1858-1900) après cette mission au Sénégal. Il est mentionné dans la liste des donateurs (Heckel et al., 1900) comme français, médecin principal des colonies, mais aussi géologue et ethnographe. André Rançon fut chargé, en 1891, par le ministère de l'Instruction publique et l'administration des Colonies, d'une expédition en Haute-Gambie pour y étudier la topographie, la faune et la

flore. Il part de Saint-Louis en mai et atteint Bakel. Il s'enfonce ensuite en direction de la haute vallée de la Gambie, atteignant le haut Sénégal en février 1892. Lors de ce voyage, A. Rançon découvre la gutta-percha et le kinkeliba établissant une flore complète de la Haute-Gambie.

Nous ne trouvons aucune information sur les conditions d'acquisition (échange, troc, achat, don, vol) de sa collecte d'objets in situ : pas de lieu précis, pas de nom du propriétaire... Il existe seulement le récit de son voyage et des articles publiés en 1895 dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* et dans la revue *le Tour du Monde*.

La présence d'un morceau de papier journal, daté de 1906, plié à l'intérieur du masque et découvert au moment du dépôt de la CCIMP au MAAOA pourrait être un indice supplémentaire pour sa datation.

III.2 Le fétiche *bilongo* Téké, République Démocratique du Congo

La religion des Téké est fondée principalement sur le culte des ancêtres, dans un rituel appelé ngaa, présidé par le devin à la fois sorcier et guérisseur. Ces «fétiches» en général de petite taille, nommés *bilongo*, sont constitués d'une sculpture en bois autour de laquelle ont été agglomérées des substances diverses maintenues dans un sac en tissu. Ils sont exclusivement masculins, et tous du même type. Le sculpteur a porté plus d'attention au visage même de la statuette : marques ethniques sur les joues, barbe trapézoïdale, cheveux limités par une entaille selon un motif traditionnel. Une fois consacrés, ils sont nommés *moukouya*.



Cette statuette magique fut recueillie chez les Bassoundi en 1913 dans la région de Pangala, en République du Congo par M Kiener, administrateur colonial qui en fit don ensuite au Musée Colonial de Marseille. Comme pour l'objet précédent, nous n'avons aucune information sur ses conditions d'acquisition *in situ*. Toutefois, un article rédigé par Kiener en 1922 apporte quelques informations sur la date exacte et la localisation de cette collecte. Une étiquette manuscrite ancienne collée sur le ventre de la statue indique statue fétiche Moukouya (Congo) homme bassoundi n°10. À travers cet objet, on retrouve la méthodologie appliquée par les responsables du Musée Colonial en matière d'inventaire des collections : tout était rigoureusement classé et déterminé sans véritable souci de l'intégrité de l'objet en tant que tel. La statuette porte ainsi une étiquette manuscrite très apparente, collée sur le ventre, indiquant le nom de la population : « *Toutes ces collections sont rigoureusement classées et déterminées ; elles portent toutes les étiquettes très apparentes indiquant le nom indigène, la famille botanique, le lieu d'origine, le nom scientifique et l'emploi... Un double catalogue par colonie et ordre alphabétique a été dressé et est tenu à jour par M Eberlin ; il est à l'état de manuscrit mais sera imprimé ultérieurement. Les doubles sont catalogués à l'état de fiches* » (Heckel, 1900).

Figure 6 : Statue magique *bilongo*. Téké, République Démocratique du Congo. Bois, tissu, matières végétales, fin XIX^e - début XX^e siècle, ancienne collection du Musée Colonial de Marseille. Dépôt CCIMP, Inv. D1989-1-40. © Bruges, Hugo Maertens

Conclusion

Cette rapide évocation des collections de la CCIMP, mises en dépôt au MAAOA depuis 1989, met en évidence le potentiel de renseignements qui pourrait émaner de ce fonds si peu exploité à l'heure actuelle. La richesse de ces collections n'a pas toujours été bien mise en valeur, voire en lumière, si ce n'est celle présentée actuellement par le MAAOA.

Pour l'équipe du musée, ce travail s'effectue en lien avec la question actuelle des restitutions du patrimoine africain. En tant qu'institution publique conservant des collections africaines, nous sommes confrontés à toutes ces problématiques, liées à la question de l'origine et du contexte d'acquisition des pièces dans le musée. Le travail scientifique s'oriente actuellement vers la recherche de ces origines dans une démarche engagée.

Parmi les nouvelles pistes à explorer actuellement, il est nécessaire de travailler sur la biographie des donateurs ainsi que sur les étiquettes et cartels des objets, une source essentielle pour approfondir l'histoire de l'objet.

Les biographies de la plupart des donateurs du musée colonial n'ont pas été renseignées et pourraient évoluer grâce aux bases de données de la recherche historique et généalogique. « *Le musée est approvisionné par de fréquents arrivages de produits et objets provenant de toutes nos possessions lointaines qui lui sont adressés par de nombreux correspondants : médecins, pharmaciens, administrateurs coloniaux, officiers, agriculteurs, industriels, commerçants* » (Encyclopédie des Bouches-du-Rhône, 1900). La liste complète des premiers donateurs, éditée par Edouard Heckel dans sa communication sur le Musée Colonial en 1900, reste l'élément essentiel dans la recherche actuelle car ces personnes

sont souvent les premiers acquéreurs in situ de ces objets.

Enfin, « *La plus sûre façon de contrer ces libertés prises avec la réalité des faits historiques est de prêter attention, lorsqu'elles existent encore, aux anciennes étiquettes portées par les objets* » écrit Angèle Martin qui a réalisé un important travail sur ces sources très longtemps négligées (2017). En effet, un objet peut avoir plusieurs types d'étiquette, avec un marquage différent selon les époques. Ainsi l'étude du mode de fixation (collage direct sur l'objet, attaché par un lien ou cartel d'ensemble épais), de l'écriture, de la forme même de l'étiquette apportent parfois des informations insoupçonnées sur l'objet étudié.

Ces journées d'étude sur le musée colonial, proposées en 2019, furent très enrichissantes car elles regroupèrent des spécialistes d'horizons très divers, mais aussi très prometteuses car elles permirent de nous orienter ensemble vers de nouvelles pistes d'étude, inexplorées jusque-là : notamment réaliser un projet global d'inventaire des collections du Musée Colonial qui pourrait être mis en place dans un cadre coopératif entre diverses institutions universitaires et culturelles : Université Aix-Marseille, Musées de Marseille, Chambre de Commerce et d'Industrie d'Aix-Marseille Provence.

Chambre de commerce et d'industrie Marseille-Provence (Éditeur scientifique)

- 1935. Inauguration du Musée des colonies à Marseille, et commémoration du Tricentenaire des Antilles et de la Guyane - Catalogue de l'exposition du tricentenaire," Éditeur : Sémaphore, Marseille. 69 pages.

Encyclopédie des Bouches-du-Rhône

- 1900.

Cahiers (Les) coloniaux de l'Institut colonial de Marseille

- 1935. Le nouveau musée des colonies à Marseille, n° 742 : 138-142.

Faucourt C.

- 2018. Résultat de l'étude réalisée par le MUCEM en vue du chantier d'informatisation des inventaires.

Heckel E., Jumelle H, Jacob de Cordemoy E, Laurent L, Eberlin M

- 1900. Notice sur le musée & l'Institut Colonial de Marseille publiée à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900. Paris. Imprimerie typographique Henri Roberge. 235, Rue du Faubourg Saint-Martin. 108 pages.

Kiener L.

- 1922. Notice sur les fétiches des populations Bassoundi habitant la subdivision de Pangala. *Bulletin de la Société de Recherches Congolaises* 1922(1) : 21-28.

Martin A.

- 2017. Questions (s) d'étiquette(s) inventaire et traces d'inventaires dans les collections du musée du Musée d'ethnographie du Trocadéro. *In* Les années folles de l'ethnographie, sous la direction d'André Delpuech.

Vila B.

- 2023. *Histoire du musée colonial de la Faculté des Sciences de Marseille. Les impromptus 7 : 130-146.*